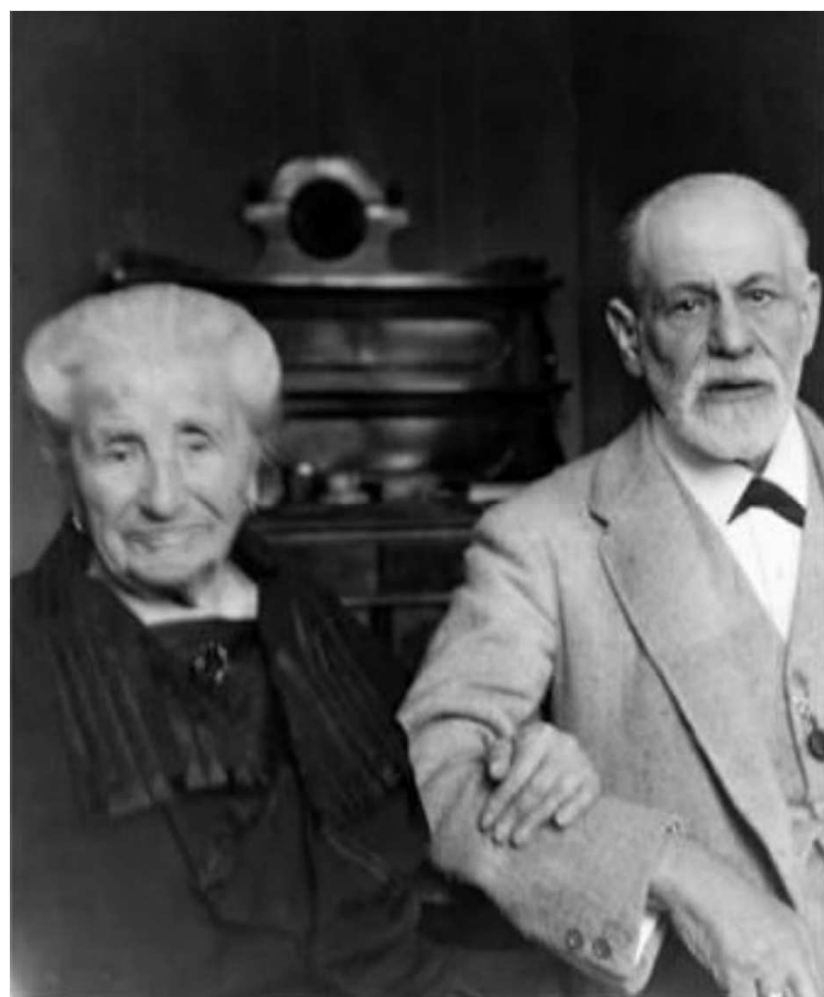


Olivier Bonard

SE VENGER DE SA MÈRE



Intention et sommaire

Avant de présenter un moment clinique sur ma vengeance agie plutôt que pensée envers la maman d'un enfant en psychodrame individuel, je vais rappeler combien la théorie de la technique des psychanalystes a fait une place à celle de leur transfert sur l'analysant (et en psychanalyse d'enfant, sur les parents qui échappent à notre analyse). Puis j'essaierai de comprendre ma contribution à la rupture entre cette mère d'un garçon de douze ans et moi. Voilà qu'après avoir suivi plusieurs fils, dont certains ont été peu convaincants pour mes camarades de la Tribune, je vais admettre l'hypothèse partielle et fragile qu'un fantasme inconscient de matricide s'est exacerbé lors de cette crise. Une fois admis l'éventuelle origine de mon attitude, j'ai commencé à la relier à des moments de mon histoire dont bien sûr je ne parlerai pas ici. Et j'ai voulu me rassurer auprès du monde interne de Freud : ses rêves, ses patients, ses figures tutélaires...en somme ses désirs et ses angoisses infantiles enchevillées au corps, ce qu'il appelle « la pulsion »

Traiter d'un mouvement affectif en psychanalyse, c'est lier l'émotion à la représentation et peut-être finalement à la parole. Même si ce qu'on appelle aujourd'hui le contre-transfert ne faisait pas l'objet d'une réflexion spécifique avant le premier tiers du 20^e siècle, cette notion constituait un arrière-fond de la pratique : l'analyste vibrait de mouvements de même nature que le patient, même si c'était d'une façon moins intense et plus équilibrée. Freud a infléchi sa méthode en cours de son auto-

analyse à partir de ses rêves. Et il nous arrive de penser que Bion était doué pour être en contact avec les états archaïques de la pensée de ses pensées. Freud était si près de toucher à ce dédoublement de lui-même quand il pensait à son patient qu'il lui fallait souvent affirmer qu'il avait arraché sa méthode première à la suggestion tout en concédant de temps en temps qu'il vivait lui-même de l'étrangèreté à se sentir familier avec des états psychiques inattendus et très différents de ses attitudes habituelles. Il aimait également se laisser aller à décrire la télépathie pour y débusquer la respiration introjectivo-projective entre les protagonistes de cet échange si intense et donc si satisfaisant.

Ainsi écrire sur le thème de la vengeance, comme ce numéro de Tribune nous y incite, c'est pour l'auteur convenir qu'il a déjà goûté de ce plat réputé se manger froid et qu'il concède de s'attabler à nouveau devant ce couvert pour le réchauffer. Certes il s'accompagne de ses tuteurs dont Winnicott est le plus cité, au point que cela en devient banal : il peut y avoir, que dis-je, il doit y avoir de la haine dans le contre-transfert. On peut en convenir si l'on prétend auparavant s'être prêté à la destructivité du patient et y avoir survécu, et même s'en être remis, fut-ce en réagissant¹ intérieurement par la haine. Mais, par pitié, ne dites pas que la destructivité du patient est sa réponse à la haine première de son analyste ! Ou, si vous convenez encore plus avant de ces aspects noirs de ce qu'on considère comme un soin, ajoutez incontinent que ce que vous avez vécu est une réaction au transfert du patient.

¹ Ma réflexion est contenue et encadrée comme souvent par les mises en perspective de Starobinski ; il s'agit ici de son livre *Action et réaction. Vie et aventure d'un couple*. Seuil, 1999. Avouons que la vengeance se plaît à être considérée par celui qui en est habité ou dévoré comme juste, du moins lorsqu'on se prépare à la réaliser. Dostoïevski le dit : « Rappelez-vous ce que je vous ai dit au sujet de la vengeance et que vous n'avez sûrement pas approfondi. Je vous ai dit : l'homme se venge parce qu'il croit que sa vengeance, c'est la justice ; il a donc trouvé la raison fondamentale qui est la justice et le voilà en paix de toute manière, si bien qu'il se venge posément et avec plein succès, persuadé d'accomplir une action honnête et juste. Mais moi, je n'y vois point de justice ni de vertu non plus et, par conséquent, si je me venge, ce ne sera que par méchanceté. La méchanceté peut certainement dominer tous mes autres sentiments et faire taire tous mes scrupules et, par suite, servir de raison fondamentale, justement parce qu'elle n'est pas une raison. » *Sous-sol*. Chapitre V.

Dans cette prison, l'un des gardien se nomme « neutralité », un autre « fantaisie », un troisième surveille le temps de l'interaction des prisonniers dans la cour. Les frères Taviani ont tourné un film qui témoigne de l'impossible rassurance qu'on désire obtenir à distinguer fiction et documentaire : à la Rebbibia, certains criminels dont plusieurs sont mafieux bénéficient s'ils le souhaitent de ce qu'un psychodramatiste ne peut que nommer un traitement psychanalytique sous la forme de mises en scène théâtrale travaillées en vue d'une représentation devant les familles et les gardiens. Dans le film, ils donnent forme à une tragédie en s'inspirant du « Jules César », un texte de Shakespeare qu'il a mis en scène pour l'inauguration de son théâtre du Globe en 1599 et publié en 1623, il y a juste 400 ans. Le metteur en scène et psychothérapeute intrépide travaille avec le groupe entre des fragments du texte et des improvisations, aidé par un ancien détenu désormais libéré et devenu acteur à la suite d'un travail analogue. La tension maintenue pendant tout le film culmine lorsqu'un criminel faillit réitérer son crime tant sa colère ancienne est ranimée par un fragment de jeu.

La neutralité est ce qui tente de prévenir qu'un vrai incendie ne se déclenche sur scène, pense Freud. Qui dit ailleurs à Jung : « Quel diable se plaindrait de la chaleur ? ». Le psychanalyste joue avec le feu, pour ne pas dire qu'il est pyromane. Rassurons-nous : le psychothérapeute qui n'est pas soutenu par sa propre psychanalyse chronique l'est encore plus. Ainsi la vengeance se doit d'habiter parfois dans la chambre d'analyse, rencontrée par les protagonistes en guise d'exercice... non, d'expérience ! Et il faut me résoudre à écrire non seulement sur Freud ou Shakespeare, mais aussi sur moi-même, avec la neutralité qui s'impose ici encore sous la forme d'une discrétion indispensable à l'exercice futur de mon métier.

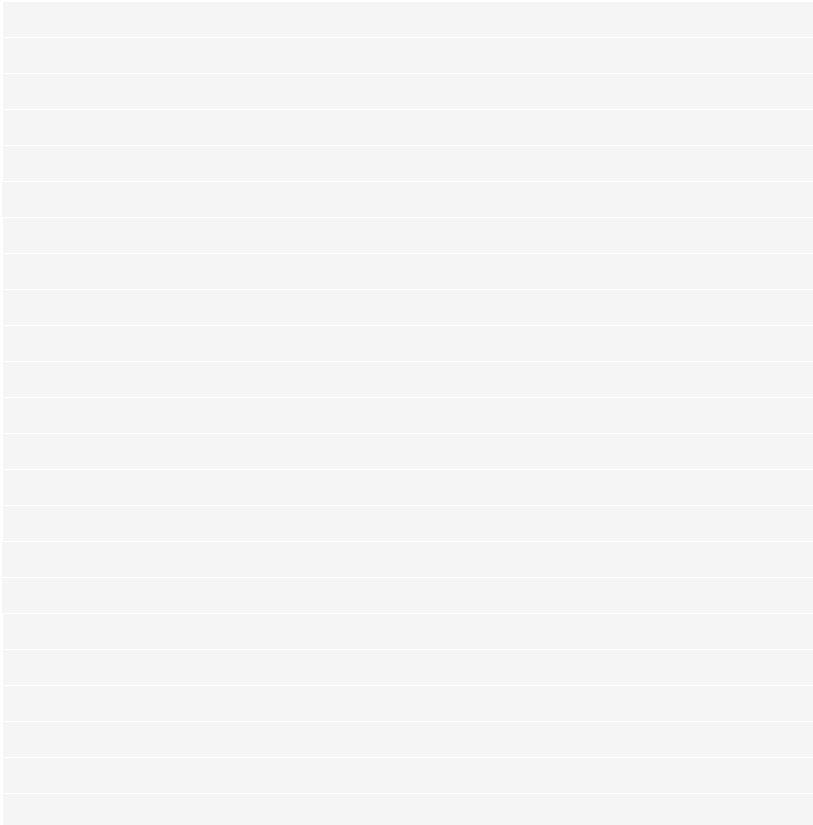
Les sentiments s'emmêlent inextricablement, toujours et non pas seulement lorsque le clivage cède la place à l'ambivalence. Et même si l'on n'utilise pas de la proposition de Freud de travailler parfois selon le *vertex* de la pulsion de vie et de mort, on se souvient qu'il dit, avec insistance, que la seconde n'est sensible avant la mort qu'emmêlée à celle de la vie. Et le philosophe qu'il ne veut pas sembler être ajouterait que la vie n'est que parce que la mort

y met fin. Difficile donc de se repérer (mais est-ce nécessaire ?) entre sentiments et représentations de vengeance, de défi, de dépit, de rancune, de violence même qu'il est difficile d'éviter d'évoquer tant ce mot a été mis sur notre langue par la mode. Sauf si l'on précise qu'un type de scénario complexe est indispensable à qualifier cet affect.

La vengeance est un désir qui ne s'éteint que provisoirement par son accomplissement, comme tout vœu. Dans la grotte de l'analyse, le transfert dessine les figures rupestres de nos élans. Ces formes indistinctes, inachevées ou terriblement précises, et alors elles raniment nos sentiments jusqu'à paraître saigner d'ocre, forment notre panthéon qui nous relie à ce qui nous dépasse qu'on pourrait nommer le Ça.

200

Une rupture d'analyse par un contre-transfert vengeur





Lady Macbeth, une nourrisse vengeresse (Shakespeare, 1623 ; Freud, 1916)

Gardant ainsi cette clinique pour épinglez un moment de vengeance de ma part, il fallait m'accompagner comme souvent de Freud, ce maître... et ce serviteur prêt à endosser silencieusement mes affects et mes représentations. Quelle était sa façon de penser la vengeance ? Un texte d'abord qui implique le moins son activité clinique ou son auto-analyse m'est venu en tête, celui sur Richard III. Bien qu'il ait pour mission d'illustrer la clinique, il ne se centre pas sur celle-ci, à moins qu'il ne nous montre comment Freud se projette sur les personnages littéraires qui l'habitent. Le commentaire nous fait subrepticement passer de la tragédie de Richard à celle du couple Macbeth. Pourtant aucune des deux ne sont abordées par le biais de la vengeance ; il s'agit d'illustrer la pulsion et les défenses de patients, leurs « caractères », qui peuvent provoquer des échecs de la cure. Certains se considèrent comme étant dans une situation suffisamment exceptionnelle pour pouvoir être exemptés des règles ; d'autres sur le point d'arriver au succès, oubliant que c'est grâce à la moindre emprise de leurs défenses, abandonnent et la cure et la réussite. Comme l'ultime personnage élu comme exemplaire par Freud est Rebekka Gamvik conçu par Ibsen se trouve confronté à son succès œdipien et donc la révèle à elle-même incestueuse, je peux tenter de généraliser en notant que les trois figures choisies par Freud semblent sur le point d'échapper aux limites imposées par la vie. Ils s'arrêtent alors sur le bord du gouffre.

Les textes de Shakespeare sont un support fascinant pour la projection de nos conflits intérieurs. Leur vacillement poétique mystérieux entre corps et métaphore illustre la puissance de la parole sur la matière et nous promettent un avenir. Une différence entre l'aventure psychanalytique engagée avec un texte et celle vécue avec un patient est que cette dernière y trouve une

« résistance » qui nous incite à nous tourner vers notre transfert sur le patient, qu'il soit premier ou en retour de ce que le patient projette en nous. Pourtant on pourrait parler de notre résistance à un texte, de celle qui obère notre compréhension identificatoire ou entraîne notre adhésion préconsciente troublante par projection, c'est-à-dire par transfert. Vais-je dans cet article projeter ma vengeance sur ces personnages ? Ou vont-ils, comme dans beaucoup d'articles de ce numéro de Tribune, me mener à une notion à la croisée de plusieurs sombres mouvements à la recherche d'une issue éclairante ?

Freud préférait les pièces de théâtre qui laissent le spectateur se saisir d'une « communauté intérieure » entre lui et le héros² à celles trop limpides qui le forçaient à y reconnaître ce qui l'animait, l'assignant à une prise de conscience brutale. Les « types de caractères » choisis par Freud pour illustrer certaines ruptures³ exposeraient la genèse de leur drame de façon suffisamment indirecte pour lui convenir. Si Richard n'évoque la genèse de son drame personnel, en dehors de sa difformité, que de façon indirecte, le scénario de Rebekka explicite l'inceste suffisamment progressivement pour que cela lui siée. Quant au motif de Lady Macbeth, il reste pour Freud en partie opaque, de son aveu même. Il conteste que l'attitude de cette femme puisse changer en quelques jours⁴ et s'appuie sur la comparaison avec le texte en prose dont Shakespeare s'est inspiré, *La chronique d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*; le caractère de la Lady y évoluerait en dix ans plutôt

² Dans l'introduction à notre texte (OCF 15019, 020) et dans un bref article antérieur : Personnages psychopathiques à la scène (1905-6) OCF 06320-326

³ Il revient sur cette question en 1923. « On arrive finalement à l'idée qu'il s'agit chez ces patients d'un facteur pour ainsi dire « moral » d'un sentiment de culpabilité inconscient (...) qui ne veut pas renoncer à la punition qu'est la souffrance ». OCF 16292. Dans notre texte, la culpabilité de l'inceste et de la réalisation de l'élimination de la rivale est illustrée par Rebeka dans *Rosmersholm*, Ibsen, 1896

⁴ « La plupart des érudits s'accordent à penser que le texte imprimé en 1623 le fut d'après une copie de souffleur et qu'il souffre soit de coupures qui en rompent l'unité soit d'interpolations encore plus graves. Mais ils s'entendent moins sur la date, la raison et l'importance de ces interpolations et de ces coupures » Henri Fluchère, Introductions aux tragédies, Œuvre complète de Shakespeare, Pléiade 1959. La traduction citée ici est de Maurice Maeterlinck, écrivain belge symboliste (1862-1949).

qu'en dix jours. Son projet d'accompagner son roi dans le projet de ravir la couronne à son rival mute dans une obsession meurtrière « qui ravit aux enfants leur père et au père ses enfants⁵ ». La pièce pourtant annonce tôt la fantaisie d'infanticide qui saisit cette mère, qu'elle ait eu des enfants ou non, cela reste ambigu. Et c'est autour de ce thème que Freud est saisi par des proférations de Lady Macbeth qu'il reporte dans son court essai. Les deux passages se centrent sur le sein de cette femme : si les vœux ou les circonstances nécessaires à la réalisation de son projet que son homme devienne roi l'exigeaient, elle est sûre de pouvoir sacrifier et le sein et le bébé, dans une illustration du leitmotiv « sein/mamelon » cher aux développeurs⁶ des intuitions kleinniennes. « Accourez, esprits qui veillez sur les pensées de mort ! Enlevez-moi mon sexe ! [...] prenez mes seins de femme et que le lait s'y change en fiel⁷ ». « J'ai nourri et je sais combien il est doux d'aimer le petit qui me tête : eh bien, au moment où il souriait à mon visage, j'aurais arraché le bout de mon sein de ses gencives sans os et lui aurais fait jaillir la cervelle⁸ ». Pourtant, après ces citations, la perspicacité de Freud s'estompe jusqu'à se fixer dans son texte même : « Voilà ce qui à mon avis ne se laisse pas deviner. Je pense qu'il nous faut renoncer à percer la triple couche d'obscurité dans laquelle se sont condensés ici la mauvaise conservation⁹ du texte, l'intention inconnue du poète et le sens caché de la légende. (...) Le poète peut certes nous subjuguier par son art quand il nous présente les choses et paralyser ainsi notre pensée, mais il ne peut nous empêcher de nous efforcer par après¹⁰ de

⁵ OCF 15027

⁶ Meltzer, Donald (autour de 1985) Sur l'objet et le conflit esthétique. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*. 2013, p. 29-39

⁷ Acte I, scène V. Traduction de Maurice Maeterlinck. Gallimard, Pléiade, 963 (1959, 1983)

⁸ *Ibid*, acte I, scène VII

⁹ Freud sait ou devine que le texte n'est pas l'original, comme on le dit en note 3 ci-dessus.

¹⁰ *Nachträglich*. Je tente de réserver le terme d'*après coup* avec ou sans tiret dont s'est emparé la psychanalyse après la citation de Freud qui en fait un concept en traduisant le terme en français à certains passages où cette notion se réfère clairement à cette reprise d'une réflexion après que les dispositions psychiques se sont trouvées changées.

comprendre cet effet à partir de son mécanisme psychologique¹¹ ».

À cet instant, Freud n'échoue-t-il pas en raison de son succès ? Et n'ai-je pas fait de même lorsque j'ai contribué à provoquer la rupture de cette psychothérapie finalement « couronnée » de succès ? Le garçon avait instauré une relation tendre avec l'équipe et moi qui lui permettait d'élaborer sa vie pulsionnelle ; nous l'avions nourri de scènes et il s'était mis à regarder certaines d'entre nous avec tendresse, quand la mère et moi nous l'avons arraché au sein par vengeance.

L'amour pour la nourrice (1897)¹²

Les citations des propos effarants de Lady Macbeth ont teinté la suite de ma recherche de la mention de vengeance dans quelques textes freudiens. Mais auparavant je les ai opposés à une toute autre atmosphère, imprégné que j'étais depuis longtemps par quelques propos de Freud sur la relation paradisiaque du bébé à sa mère qui lui donne le sein, fût-ce un objet partiel, et surtout marqué par quelques mots sur sa nourrice au décours subtil des associations autour du rêve où il monte quatre à quatre et nu les escaliers d'un immeuble familial. La servante dont il se gêne dans le rêve lui rappelle celle qu'il rencontre souvent lors de ses visites à une patiente ; elle lui avait reproché de cracher dans les escaliers. Voici comment Freud en arrive à sa nourrice. « Ce rêve est tiré d'une série dont je connais les autres pour les avoir interprétés. Ce rêve ainsi encadré doit avoir sa place dans la même corrélation. Or à la base des autres rêves qui l'encadrent se trouve le souvenir d'une bonne d'enfant qui s'est chargée de moi à partir d'une certaine date, de l'époque où j'étais nourrisson jusqu'à l'âge de deux ans et demi¹³, et dont il m'est d'ailleurs resté dans la conscience un obscur souvenir. D'après les informations que j'ai recueillies il y a peu auprès de ma mère, elle était vieille et laide, mais très intelligente et efficace ; d'après les conclusions

205

¹¹ OCF 15028-29

¹² La date est estimée par Anzieu (1959), *L'auto-analyse de Freud*, PUF, 1975, p. 302

¹³ On notera qu'elle a précédé la « Nanni » qui comptera pour Freud plus tard et qu'il regrettera quand elle sera renvoyée pour avoir volé dans le ménage.

que je peux tirer de mes rêves, elle ne m'a pas toujours réservé le traitement le plus affectueux et a proféré contre moi de dures paroles lorsque je ne manifestais pas une compréhension suffisante pour l'éducation à la propreté. (...) On peut bien supposer que, malgré le mauvais traitement qu'elle lui a infligé, l'enfant a offert son amour à cette éducatrice¹⁴ ».

Cette référence très personnelle et émouvante à ce qu'on peut comprendre comme le sein de sa nourrice est unique. Avec une distance plus pédagogique, il se réfère ailleurs plusieurs fois¹⁵ à la relation du bébé au sein en osant y voir une conjonction de la pulsion d'autoconservation et la sexualité, dans cet étayage qu'il avait décrit dans son essai sur la sexualité infantile¹⁶. Hélas cette lune de miel se termine au sevrage qui correspond souvent à la naissance d'un puis-né ; cet arrachement s'inscrit en amont de celui que la préférence que les parents se donnent l'un à l'autre impose à l'enfant. « La floraison précoce de la vie sexuelle infantile [précoce, mais plus tardive que celle de la relation au sein] (...) a péri dans les circonstances les plus pénibles, au milieu de sensations profondément douloureuses. La perte d'amour et l'échec laissèrent, comme cicatrice narcissique, une atteinte permanente du sentiment de soi¹⁷ (...) ». Le sevrage et l'éviction par le père cheminent ensemble dans l'autoanalyse, mais c'est l'évènement second qui appelle la vengeance. Freud se souvient d'avoir enfreint l'interdit paternel d'user du pot de la chambre de ses parents lorsqu'ils s'y trouvaient. « Cette scène d'enfance » donne le matériau d'une part du rêve « dans laquelle naturellement les rôles se trouvent échangés par vengeance ». Quant à la première défaite, elle préside à l'interprétation d'un « beau

¹⁴ OCF 04287 (1905)

¹⁵ Par exemple la leçon XX (1915-17) sur la vie sexuelle de l'être humain. « Si le nourrisson pouvait s'exprimer, il reconnaîtrait certainement l'acte de téter le sein maternel comme la chose de loin la plus importante dans la vie. (...) Il satisfait d'un coup les deux grands besoins vitaux. (...) L'acte de téter le sein maternel devient le point de départ de toute la vie sexuelle, le prototype jamais atteint de toute satisfaction sexuelle ultérieure. (...) L'acte de téter inclut le sein maternel comme premier objet de la pulsion sexuelle. » OCF 14324

¹⁶ OCF 06117

¹⁷ Au-delà du principe de plaisir (1920) OCF 15291

rêve¹⁸ », celui où on se trouve en haut puis en bas dans un théâtre après avoir été dans une auberge. Freud est si emporté par cette relation dangereuse à la femme où à l'élation succède la déchéance qu'il suggère, en « self-disclosure », une référence à un roman qui l'a marqué, *Sapho*¹⁹, d'Alphonse Daudet. Dans la suite de la séance reconstruite, de référence en référence sans oublier Goethe, analyste et patient semblent s'accorder sur l'attrait d'« une belle poitrine²⁰ ». Si « tout cela ne pouvait que se rapporter à une impression d'enfance », alors il s'agissait de la relation du patient à sa nourrice. Le drame est qu'après avoir été tenu en haut près de la poitrine, l'enfant qui a grandi a dû céder sa place au bébé puis-né et s'est trouvé déposé « en bas ».

Ainsi au plus près de ses rêves, Freud parle d'abandon par la mère et de vengeance contre le père. Nous pouvons désormais découvrir que de ce premier abandon, qui reprend celui de la naissance peut-être, peut naître la vengeance qui le compense et que parfois on nomme à tort « réparation ».

Freud, la mère qui prive Ida de bébé (1899-1901)

Revenons maintenant aux racines conflictuelles qu'aborde Freud à travers la notion de vengeance. Commençons par le moment bien connu de l'analyse de Dora (Ida Bauer) où Freud tente de comprendre la rupture. Dans une grande douleur et un profond regret où se mêlent ses amours, ceux pour la psychanalyse et pour Dora, Freud pressent après-coup que Dora ait pu rompre pour se venger de lui. En tenant compte de la projection que nous pouvons laisser s'opérer sur le rapport partiel et romanesque²¹ que Freud fait des transferts, nous pouvons prudemment penser que

¹⁸ OCF 04277-8 et 04286

¹⁹ 1888. Une lecture qui en vaut la peine, y compris l'avertissement en exergue que Daudet y adresse à son fils.

²⁰ OCF 04330 (je tiens à citer pour ne pas être considéré comme brochant sur le texte freudien)

²¹ Souvent il tient à ce que son imagination rejoigne la réalité dont se souvient l'écrivain...ou le patient. C'est particulièrement manifeste à propos de ce qu'il imagine d'un souvenir refoulé de Sergueï d'une relation sexuelle des parents pendant sa sieste. Jensen doit vivement démentir une hypothèse analogue dans sa réponse à Freud : « *Non*. Je n'ai pas eu de sœur » (14.12.1907), in: Gradiva de Jensen, Gallimard, 1986, p. 258

la vengeance qui anime selon Freud les différents intervenants du drame et qu'il désigne à l'intention tant du lecteur que de Dora pourrait être aussi celle de l'analyste. Dora se venge de Monsieur K., parce qu'il renonce selon Freud à la poursuivre de son ambition de l'épouser et de répudier sa femme ; la servante se venge pour les mêmes raisons de Monsieur K ; Dora de la servante, mais aussi de son père et de Freud. Et celle de Freud ? Confronté à l'annonce de Dora : « Savez-vous, docteur, que je suis ici aujourd'hui pour la dernière fois », Freud aborde dans ses commentaires la vengeance qui habiterait Dora contre Monsieur K, cela suivant tout près dans sa reconstruction sa question au sujet de la servante des K : « N'a-t-elle pas récolté un enfant de cette aventure ? ». La réponse rapportée de Dora, en guillemets romanesques encore : « Non », comme si elle pouvait en savoir quelque chose d'une part, et comme s'il s'agissait d'un commentaire sans affect. Il semble qu'une des raisons de ces vengeances empilées ou en poupées gigognes tourne autour du ressentiment de n'avoir pas de bébé. La mère de Dora quant à elle en a eu ! Est-ce pour cela que Freud suit aveuglément sa patiente pour réduire cette femme à une figure sans charme ni intelligence ni culture. Quant à lui, il perd au cours de ces séances son Ida qu'il appréciait tant.

C'est au contraire la vengeance²² contre l'homme qui domine la pensée de Freud. Si celle contre Monsieur K. est déduite des rebondissements du mélodrame, l'analyste note que la vengeance peut se déceler dans la relation de Dora à son père, lui dont la grande adolescente avait rêvé de la mort dans son second rêve²³ : sa famille parente étant partie au cimetière, Dora pouvait consulter un gros livre. Quel livre ? Dora se souvient avoir consulté une encyclopédie sur les symptômes de l'appendicite (dont un cousin était atteint) et qu'elle y avait appris qu'elle se manifestait par une douleur localisée de façon caractéristique au ventre. Cette douleur où Freud repère une hypochondrie ou une hystérie rejoignait celle de ses menstruations. Ce faisceau d'éléments me fait penser que Dora ait pu souffrir de son envie envers le ventre maternel.

²² C'est amusant que ce terme soit omis dans l'index de ce tome 6 des OCF, un refoulement qui est corrigé dans l'index général de l'œuvre au tome 21.

²³ OCF 06274, puis 279

Il n'est pas exclu que tout cela mène à l'intuition géniale de Freud, une fois la violence du transfert en retour sur Dora estompée : il aurait manqué de comprendre l'amour homosexuel de Dora. Il ne pense pourtant pas qu'il lui soit transféré, ne pouvant aborder plus près son propre féminin maternel dont on sait qu'il s'archoutait sur ses défenses pour ne pas s'y identifier, allant peut-être jusqu'à dire qu'il n'aimait pas être la mère dans le transfert²⁴. On peut comprendre Freud : comment pouvons-nous, surtout les hommes, repérer que nous sommes mères dans le transfert si l'identification portée sur nous est marquée d'envie et de vengeance, un sentiment que nous nourririons aussi à l'égard de nos mères ? Nous restons à ces moments en désarroi. On sait le retournement que Freud parvient à accomplir une fois hors du transfert, l'analyse étant rompue. « Avant d'avoir reconnu la significativité du courant homosexuel chez les psychonévrosés, je restais souvent arrêté dans le traitement de mes cas où je tombais dans un désarroi complet²⁵ ».

209

La vengeance, une réaction

Revenons désormais à une lecture plus chronologique de l'œuvre freudienne autour du mot, si ce n'est de la notion, de vengeance. Le premier commentaire sur la « pulsion de vengeance », Freud l'écrit peut-être sous la plume de Breuer en note dans leur travail commun sur la psychothérapie hypnotique de l'hystérie : « La pulsion de vengeance, qui est si puissante chez l'homme de la nature et qui est plus déguisée que réprimée par la culture, n'est absolument rien d'autre que l'excitation d'un réflexe non déclenché. (...) S'il n'est pas effectué, il est sans cesse déclenché par le souvenir et la « pulsion de vengeance » apparaît en tant qu'impulsion de volonté irrationnelle, comme toutes les « pulsions »²⁶. L'abréaction que Breuer cherche à amener ici est une colère inexprimée jusqu'alors.

Notons que cette note sur la vengeance la place dans la tradition réactionnelle de la souffrance psychique que dessine

²⁴ Propos rapporté par une analysante, Hilda Doolittle, (1956) *Mon analyse avec Freud*, Denoël 1977, p. 65

²⁵ OCF 06299, n. 1

²⁶ OCF 02228, n. 1. Trieb der Rache, Rachetrieb, Trieb

Starobinski dans sa large étude. L'abréaction est liée au traumatisme à cette époque de la pensée de Freud ; elle caractérise la névrose d'angoisse qu'il a distingué de la neurasthénie. L'importance de la réaction perdurera au-delà de l'exclusivité attribuée au traumatisme et au monde externe, dans le surgissement de la névrose. S'il n'adoptait pas ce point de vue et se rangeait du côté de la dégénérescence ou du déficit, pourrait-il encore ambitionner d'être psychothérapeute, répond-il à son contradicteur Löwenfeld²⁷. Quoi donc de plus typique d'une réaction que la vengeance ? C'est en cela qu'elle est romanesque et libidinale.

210

Vengeance entre père et fils (1893 et 1898)

La seconde occurrence de la vengeance dans l'œuvre freudienne est celle qui parsème quelques rêves de l'auteur lui-même, ce qui ne manque pas de courage²⁸. Dans le rêve de l'« injection faite à Irma » dont Freud dit en 1914 qu'il est le premier qu'il ait soumis à une analyse approfondie, Freud avoue par trois fois son esprit de vengeance contre deux amis, un médecin qui ne croit pas à la méthode de Freud et un autre ami qu'il appelle Otto. La vengeance entre frères somme toute.

Plus tard, il estime à propos d'un rêve long et complexe, celui du « comte Thun », qu'il y prend sa vengeance contre son père qui lui avait interdit le pot de la chambre à coucher parentale pour y faire pipi. « Tu vois, je suis quand même devenu quelqu'un de bien », pense-t-il dire par ce rêve à son père qui, lorsque Sigmund avait bravé son interdit, aurait dit que ce fils ne donnerait rien de bien. Et voilà que le rêve représente un vieil homme urinant honteusement devant son fils²⁹. Vengeance issue de la frustration des plaisirs de la sexualité zonale par l'interdiction paternelle.

Il aurait été surprenant que Freud ne revienne pas à Hamlet dans cette auto-analyse, lui qui à dix-sept ans disait déjà « souffrir de hamletisme³⁰ ». Il rappelle effectivement que l'hésitation du

²⁷ OCF 03077

²⁸ OCF 04150, 54, 59. Autour du rêve de l'injection faite à Irma

²⁹ OCF 04255

³⁰ Lettres à Silberstein du 18 août et du 4 septembre 1872 (Freud a 16 ans).

Lettres de jeunesse, Gallimard, 1990

héros se porte « sur l'accomplissement de la vengeance dont la tâche lui est impartie »³¹ dans sa fantaisie, celle de tuer celui qui a pris la place de son père. Venger son père, mais aussi se venger d'un père ainsi que d'une mère, peut-on lire en sous-texte dans toute la pièce.

Plus loin dans son auto-analyse, le rêveur Freud se venge du couple de voyageurs qui l'avaient mal reçu lorsqu'il était entré dans ce compartiment de train où ils avaient envahi les meilleures places. La femme s'était « hâtée sous mes yeux de faire occuper par son parapluie la place vis-à-vis d'elle à côté de la fenêtre »³². Je laisse le lecteur découvrir la description envieuse que Freud fait de ce couple dont il est exclu de la scène intime. Dans un rêve invoqué en conclusion de ce chapitre, Freud nettoie de son puissant jet urinaire les petits tas d'excréments déposés sur le rebord d'un cabinet en plein air. Il est cet enfant qui se venge de la puissance parentale par la mégalomanie de ses sphincters. Freud note avec clairvoyance qu'il pourrait se rattraper par le rêve de sa déception de professeur lors de la leçon qu'il venait de donner sur les rapports entre hystérie et perversions. « Tout ce que j'avais été capable d'en dire m'avait très profondément déplu et m'avait paru dépouillé de toute valeur »³³.

Si la rivalité œdipienne imprègne toute l'auto-analyse, son fondement sur les zones érogènes que Freud qualifie de « pré-génitales » est démontré par les rêves de vengeance.

Réserver la vengeance aux dieux (1907-1915)

Incité à écrire un texte pour une revue de psychologie des religions, Freud y rappelle ses hypothèses sur l'étiologie des symptômes de la névrose de contrainte, idées et rituels. « La religion est une névrose de contrainte universelle [ou groupale]. La concordance la plus essentielle résiderait dans le renoncement à l'activité des pulsions constitutionnellement données.³⁴ (...) Ce refoulement pulsionnel est réalisé par les religions en amenant l'individu à faire le sacrifice à la divinité de son plaisir

31 OCF 04305

32 OCF 04506

33 OCF 04219

34 OCF 08145 (Actions de contrainte et exercices religieux)

pulsionnel ». Freud conclut par la référence de Saint Paul écrivant aux Romains : « À moi la vengeance, dit le Seigneur ». La citation est tronquée qui revoie à un verset du Deutéronome. Paul écrit³⁵ : « S'il est possible, pour autant que cela dépend de vous, vivez en paix avec tous les hommes. Ne vous vengez pas vous-même, mes bien-aimés, mais laissez agir la colère de Dieu, car il est écrit : *À moi la vengeance, c'est moi qui rétribuerai*. Mais (et là Paul ajoute une référence aux Proverbes) *si ton ennemi a faim, donne-lui à manger, s'il a soif, donne-lui à boire, car, ce faisant, tu amasseras des charbons ardents sur sa tête* ». Il s'agit certes de renoncer à la vengeance brutale pour la substituer à une vengeance psychologique en laissant l'acte à Dieu. Ce transfert pourrait faire de la divinité une figure proche d'une mère originaire défensivement considérée comme un homme, la brutalité couvrant l'intention féminine plus redoutable encore.

Cinq ans plus tard, encouragé par Rank et Jung dans la lecture d'études anthropologiques, Freud y décèle la crainte universelle de la vengeance du père qu'il s'agit d'apaiser : le sacrifice a ainsi la valence du meurtre et celle du rachat³⁶. Il reprendra ce thème en se référant au « sauvage » à propos des guerres contemporaines qui ensanglantent l'Autriche : « Le sauvage craint la vengeance des esprits de ceux qu'il a abattus. (...) Ces esprits ne sont rien d'autre que l'expression de sa mauvaise conscience³⁷ ».

Captif en 1912 de sa contemplation méditative de la statue de Moïse, retournant chaque jour seul dans l'église pendant deux semaines, Freud vit la vengeance³⁸ d'abord ourdie puis retenue par celui qui a apporté le monothéisme aux Hébreux et qui est confronté à leur trahison. L'identification et la sublimation de Freud sont telles qu'il est inutile pour Freud de préciser que Moïse représente le père³⁹. « Il se souvint de sa mission et renonça pour elle à la satisfaction de son affect ».

35 Romains 12, 18-20 (Traduction œcuménique, 1972)

36 OCF 11370 (Totem et tabou, 1913)

37 OCF 13150 (Actuelles sur la guerre et la mort, 1915)

38 OCF 12151 (Le Moïse de Michel-Ange, 1913)

39 Voir l'étude de Waber dans ce numéro de la revue

Revenant à la psychologie individuelle, et à la métapsychologie, il repère la vengeance dans la dépression (1915) : « Un caractère majeur des cas de mélancolie est le cruel auto-abaissement du moi, en liaison avec une autocritique sans ménagement et d'amers auto-reproches. (...) Ces reproches concernent au fond l'objet et représentent la vengeance du Moi sur l'objet [inclus dans une autre part du Moi]. L'ombre de l'objet est tombée sur le Moi, ai-je dit ailleurs⁴⁰ ». Le Moi imprégné de vengeance contre l'objet qui l'habite en devient ombrageux.

Vengeance de la fille contre le père, de la femme contre l'homme...et de la fille contre la mère (1916-1920)

213

La chronologie nous amène aux années qui environnent la citation de Lady Macbeth, l'aiguillon qui a provoqué mon parcours accompagné de Freud. Avec Margarethe Csonka⁴¹, celui-ci semble vivre une rupture analogue à celle d'avec Ida Bauer près de vingt ans auparavant, sous l'égide de la vengeance. Freud avait accepté de recevoir cette femme de dix-neuf ans à la demande de son père navré de son homosexualité démonstrative depuis qu'elle s'était amourachée d'une demi-mondaine.

L'écouter raconter son histoire et ses rêves au cours de plus de quatre mois de séances, Freud se fait une idée de la psychogenèse de son homosexualité sans avoir l'intention de lui faire changer d'orientation. Il précise qu'on ne peut aucunement prévoir une telle évolution par une suite de situations type rencontrées par l'enfant et l'adolescente. Il témoigne de sa bonne disposition apparente à l'égard de l'homosexualité, en phase avec les intellectuels progressistes de Berlin au cours de la brève République de Weimar⁴².

⁴⁰ OCF 13268 (Deuil et mélancolie, 1915 et Psychologie des masses et analyse du moi, 1921, 16047)

⁴¹ Christfried Tögel, 2020, Introduction au texte de Freud, Gesamtausgabe, 16349. En note, l'auteur renvoie à Rieder, Ines et Voigt Diana (2000), *Heimliches Begehren. Eine verbotene liebe in Wien*. Deuticke. La « traduction » française a bizarrement modifié le titre et le nom de la patiente...un mensonge de plus : *Sidonie Czillag, homosexuelle chez Freud, lesbienne dans le siècle*, EPEL

⁴² 1918-1933. Berlin, les années vingt. Art et culture. Reiner Metzger, Hazan, 2006 pour la traduction française.

Mais son attitude souple et ouverte semble céder d'un coup au vécu contre-transférentiel inconscient, après plus de quatre-vingts séances. Freud est convaincu qu'il est l'objet par transfert d'un défi et d'une vengeance de sa patiente lorsqu'il a l'impression qu'elle parvient à orienter ses rêves de manière à lui plaire, mais surtout à le tromper comme elle l'a fait avec son père. Elle prétend qu'elle serait en contact avec sa part hétérosexuelle qui annoncerait un changement de mœurs. Ce faisant, elle se venge de son géniteur sur un mode infantile en mémorial du temps où il a donné (d'une manière prégénitale bien sûr) un bébé à sa mère plutôt qu'à elle qui l'espérait tant. Freud évoque aussi, à propos de la tentative de suicide qui avait précédé la consultation de six mois, une vengeance meurtrière contre la mère et une identification à celle-ci « qui aurait dû mourir en mettant bas cet enfant qui ne lui avait pas été accordé⁴³ [à elle-même] ». Il touche par là à une approche compréhensive du drame de cette adolescente, mais ne peut trouver de l'empathie pour sa situation. Autrement dit, il ne peut s'identifier à elle et s'endosser lui-même comme sa mère. Peut-être est-ce parce qu'il doit récuser encore une fois sa propre hostilité vis-à-vis de la sienne. Il préfère ressentir un défi à l'homme de la part de cette jeune fille dont il ressent l'attitude comme masculine. La vengeance de la femme contre l'homme et peut-être contre la femme cacherait celle de l'homme contre la femme.

Nous gardons en tête que dans ces années 1916-1920, Freud s'est confronté à son dépit et à son chagrin de n'avoir pu infléchir l'homosexualité de sa fille benjamine Anna. Après avoir tenté de l'influencer à travers Lou Andreas Salomé, c'est de 1918 à 1922 qu'il l'analyse, soit au début de la période de ce groupe d'articles ; fille et père feront une nouvelle tranche à la fin de ces quatre ans, de 1924 à 1929. Anna est à cette époque déjà psychanalyste ; elle fonde parallèlement une école en collaborant avec Eva Rosenfeld, en psychanalyse avec Freud et Dorothy Burlingham qui partage leurs intérêts, leurs options et permet la réalisation de leur projet grâce à la fortune de sa famille. Les deux amies d'Anna partagent

43 OCF 15252 (Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, 1920)

un sort d'échec conjugal et un élan pour les enfants. Il s'agit d'une entreprise féminine et peut-être féministe.

Trois ans avant la rencontre avec Margarethe, Freud traitait de la vengeance dans le cadre d'une nouvelle étude anthropologique : *Le tabou de la virginité (et la sujétion sexuelle)*. L'ouvrage se déploie en trois temps dont le moment central reprend quelques interprétations sur les coutumes des « peuples primitifs ». Le titre indique le parallèle que l'ouvrage développe entre le tabou de l'union sexuelle chez les « primitifs » et certains comportements « de femmes contemporaines à notre stade culturel⁴⁴ », marquées de la sujétion par le sexe, une expression qu'il dit emprunter à Krafft-Ebing. Les causes de l'écart entre ce que l'homme « obtient » de la femme pendant l'amour, par rapport à ce qu'il serait en droit d'attendre d'elle dans une attitude de sujétion bien tempérée, sont décrits dans le dernier tiers de l'article qui paraît être le motif de son écriture : la frigidité peut traduire la vengeance de la femme envers l'homme. Elle devient plus clairement lisible quand, pendant l'amour, « la femme exprime sans déguisement son hostilité envers l'homme, en l'injuriant, en levant la main sur lui ou en lui donnant effectivement des coups. Dans un cas insignifiant de ce genre que je pus soumettre [sic !] à une analyse approfondie, c'est ce qui se passait, bien que la femme aimât beaucoup cet homme, exigeât d'habitude elle-même le coït et trouvât indéniablement une grande satisfaction⁴⁵ ». Freud énumère plusieurs dispositions féminines qui mènent à ce paradoxe : le commerce sexuel évoque l'attente infantile interdite vis-à-vis du père, la perte de la virginité est une perte narcissique, la femme souffre de l'envie de pénis. Il compare dans cette troisième partie les éléments anthropologiques primitifs décrits dans la seconde, colorant ainsi une vie sexuelle féminine qui court le risque d'inachèvement. Dans cette condition, il est bien compréhensible que la femme se venge sur l'homme. « Judith est la femme qui castré l'homme par qui elle fut déflorée⁴⁶ ». Dans la désunion qui survient parfois, la sujétion se poursuit, cette fois à travers la vengeance : « Ces femmes ne peuvent se libérer du mari qu'elles ont

44 OCF 15088

45 OCF 15089

46 OCF 15095

quitté parce qu'elles n'ont pas consommé leur vengeance sur eux ; dans les cas marquant, leur motion de vengeance n'est pas parvenue à la conscience ». Bien sûr rien ne transparait de la vengeance des hommes contre les femmes ainsi assujetties.

En 1920, Freud inclut la vengeance parmi les motifs qui poussent son petit-fils d'un an et demi au fameux jeu avec la bobine de fil (des dames de la maisonnée). Lançant derrière la barrière à rideaux la bobine qui disparaissait, il la tirait ensuite à lui pour la faire apparaître. Pour Freud, l'objet du jeu est sa mère dont il peut à loisir commander l'apparition et la disparition, alors qu'il ne peut s'opposer dans la vraie vie aux départs de sa mère. « Le jeu était en corrélation avec la grande performance culturelle⁴⁷ de l'enfant, ce renoncement pulsionnel (...) : permettre sans se rebeller le départ de la mère. Il s'en *dédommageait* pour ainsi dire en mettant lui-même *en scène*, avec les objets qui lui étaient accessibles, les même disparitions et retours ». Y a-t-il seulement du plaisir quand la bobine réapparaît ? Non, le jeu consiste plus souvent à faire disparaître l'objet, observe Freud. L'enfant mute la passivité à laquelle il est obligé dans la vie en activité dans le jeu. Il satisfait sa pulsion d'emprise. « Mais l'on peut tenter aussi une autre interprétation. Jeter au loin la bobine, de sorte qu'elle soit partie, pourrait satisfaire une *impulsion* de vengeance, réprimée dans la vie (...) et avoir la signification d'un défi⁴⁸ ». Enfin ! Par le truchement de sa fine observation soutenue d'empathie, c'est-à-dire de projection, Freud aborde la vengeance contre la mère.

Freud précise avant la description de la scène qu'Ernst, le fils de Sophie et de Max Halberstadt, avait « un bon rapport avec ses parents et l'unique servante ». « Il ne pleurait jamais quand sa mère le quittait pour des heures, bien qu'il fût tendrement attaché à cette mère qui n'avait pas seulement nourri elle-même l'enfant, mais qui sans aucune aide étrangère avait pris soin de lui et s'en était chargée ». Nous retrouvons ici le Freud qui racontait vingt-cinq ans auparavant son amour pour sa nourrice avec une dense et brève émotion. Freud conçoit, par le truchement d'Ernst, qu'on peut vouloir se venger d'être privé de cette présence.

⁴⁷ Je souligne en italique des éléments de cette citation

⁴⁸ OCF 15286

Quelques pages plus loin, Freud a modifié le registre de la douleur de l'enfant privé de sa mère en l'intégrant dans sa fameuse phase œdipienne. Il parle encore, sans le préciser, du garçon seulement. « La floraison précoce de la vie sexuelle infantile était vouée à la disparition par suite de l'inconciliabilité de ses souhaits avec la réalité [externe], et de la déficience du *stade de développement* atteint par l'enfant. Elle a péri dans les circonstances les plus pénibles au milieu de sensations profondément douloureuses. La perte d'amour et l'échec laissèrent comme cicatrice narcissique une atteinte permanente du sentiment de soi. (...) La recherche *sexuelle*, qui se voit assigner des limites par le développement corporel de l'enfant, n'a pas abouti à une conclusion satisfaisante (...). Cette relation *tendre*, le plus souvent au parent de sexe opposé, a succombé à la *désillusion*, à la vaine attente de satisfaction (...); sa propre tentative, menée avec un sérieux vraiment tragique, pour créer soi-même un tel enfant, a honteusement échoué; (...). » C'est Jean-Claude Rolland qui a attiré mon attention sur le ton de ce passage, lui qui m'a introduit avec force et subtilité aux liens assurés par la douleur de l'amour.

J'aurais pu mettre en italique plusieurs termes encore afin d'insister sur les multiples registres de la réflexion affectée de Freud qui parfois joute un cri, tel celui qui reconstruirait sa propre détresse d'enfant après-coup. C'est ce télescopage des temps qui conjoint la tendresse et la passion et qui prétend à une ambition sexuelle dont on néglige de rappeler qu'elle était déconnectée des possibilités du corps et de la réalisation technique de la procréation : certes l'excitation des zones érogènes était là, mais agencée selon l'infantile et la prédominance absolue des fantasmes et de quelques fantaisies ; celles-ci nourriront les théories sexuelles infantiles quand les moyens de l'exprimer par la parole s'amplifieront. La création par soi-même d'un enfant par l'action magique et en grande partie inconsciente est pour la fille et le garçon vouée à un échec, malgré la mise à disposition de la poupée, l'animal en peluche, la figurine ou tout autre forme mise en équivalence avec le bébé. Et pour le garçon, cela restera un échec sa vie durant.

On voit bien dans ce paragraphe dramatique l'oscillation de l'auteur entre une attente passionnelle ou tendre, entre une

déception narcissique et objectale, entre un point de vue précoce que Klein nomme déjà œdipien et tardif, que Freud nomme génital, un adjectif qui ne me convient pas, puisqu'il s'agit déjà dès le début d'engendrer d'une part, et que d'autre part la contribution de toutes les zones érogènes est convoquée sans distinction d'une prééminence de ce que le scientifique qualifie d'organe « génital ». On distingue aussi combien le projet de créer un bébé vient couronner le cheminement de la pensée de Freud, comme cela l'a été peut-être dans son auto-analyse poursuivie jusqu'à sa mort. Ses bébés seront ses chers enfants et la psychanalyse.

218

Lire Freud aujourd'hui et assumer que nous nous vengeons de nos mères

Les caractéristiques de ce parcours de l'œuvre freudienne sont teintées de projection défensive, mais peut-être aussi d'une compréhension meilleure procurée par le thème de la vengeance. Il est bien sûr rendu plus aisé par l'atmosphère psychanalytique cent ans plus tard. Celle-ci a accompagné l'évolution culturelle et a commencé à écouter différemment les femmes. Elle semble avoir fait quelques pas sur le long chemin qui pourra mener les hommes à comprendre que, même si *pater semper incertus est*, il est possible de renoncer à l'assujettissement des mères dans une emprise marquée de vengeance.

On y a mis en évidence une vengeance entre père et fils, puis entre fille et père ; la vengeance du fils à la mère reste préconsciente. En défense peut-être surgit parfois le souvenir de l'amour premier pour celle-ci, fut-ce à travers la nourrisse. Puis, au-delà de ce plaisir profond, ancien et paraissant éphémère, se répète la douleur lorsque le processus créateur du mâle, à éclipses et toujours insuffisant, ne parvient pas à recouvrir celui de porter un enfant en soi. C'est en 1920 encore que Freud formule le fantasme originaire d'avoir séjourné dans le ventre maternel, l'ajoutant en note⁴⁹ en 1920 à ses essais de 1905 sur la vie sexuelle (« Les reconfigurations de la puberté »). Il correspond à la nostalgie freudienne de ce séjour dans le ventre, lui qui prétend en

ressentir les bienfaits dans son sommeil dès *L'Interprétation des rêves*, un sommeil sans trouble grâce à la réussite de ses rêves.

Ayant mis en place la construction de cette réflexion, je l'avais complétée de lectures éparses en comptant sur la chance. Voilà que je trouve la description de ces défenses masculines chez Conrad Stein dont je parcours le séminaire de 1978⁵⁰. Celui-ci débute là où je me trouve cinquante ans plus tard dans cette fin d'esquisse. Le personnage d'Œdipe chéri par Freud y est envisagé non pas comme vainqueur de la Sphinge, mais comme entraîné par la chute de sa victime. Stein nous rappelle que Freud, qui s'identifiait à Œdipe, a failli chuter lorsqu'il a reçu de son cercle restreint d'amis pour son cinquantième anniversaire une médaille gravée conjoignant en pile et face son profil et celui d'Œdipe face à la Sphinge et reprenant en épigramme une citation tronquée de Sophocle que le pionnier avait adopté pour son livre sur les rêves. « Cet expert en énigmes fameuses qui était devenu le premier des humains ». Freud et ses amis avaient isolé cette phrase de son contexte qui initie la conclusion de la tragédie. La suite en est : « Aujourd'hui, dans quel flot d'effrayantes misères est-il précipité [...] ». Stein se déclare sujet aux mêmes bascules thymiques et aux mêmes actions contradictoires que ce maître qu'il aime tant et dont il me paraît s'être identifié à aux conflits d'amour entre élation et esseulement.

Revenons pour terminer au sein qui a ouvert la réflexion, objet partiel dans la mesure où la mère accepte qu'il soit le lien entre elle et son bébé, ou entre le biberon qu'elle tient et celui-ci. Il faut bien pour atteindre la totalité passer par une partie de celle-ci dont on découvre par après qu'elle annonce le tout. Le profil de la Sphinge, effigie de plusieurs associations psychanalytiques, semble bien présenter à Œdipe sa poitrine, dans une attitude de défi analogue à celle qu'on peut trouver sur les poteries grecques ou sur la sculpture de Delphes. La poitrine proéminente et couverte pourrait être prise pour les solides pectoraux d'un félin. Mais le siècle de Freud, aussi occupé d'une nouvelle façon par le sexuel comme Freud, n'a pas manqué de dépoitrailler la

⁵⁰ Stein, Conrad (1978) *Les Érinyes d'une mère. Essai sur la haine*. Calligrammes, Quimper, 1987. P. 7-22. Schwab dans ce numéro contribue à cette réflexion à propos de l'*Orestie* d'Eschyle.

statuaire bien avant le topless éphémère du siècle suivant, révélant un sein généreux. Voilà peut-être la Sphinge à qui Freud et les analystes s'adressent. Ils se souviennent et oublient comme nous que nous avons été allaités par une mère que nous souhaitons aussi tuer, nous vengeant de notre impuissance à enfanter. Freud prétend avoir été soulagé quand sa mère a trépassé⁵¹ ; et Stein de commenter : « Obscur désaveu en contraste avec la transparente intuition qui lui échut en réaction⁵² à la mort de son père⁵³ ». ●

⁵¹ L'enfance du féminin. Libres cahiers

⁵² Je repense à Starobinski

⁵³ Stein, *ibid.*, p. 19. Michèle Gastambide (*Oreste, face cachée d'Edipe ? Actualité du matricide*. Erès 2013) relève que chez Stein, la haine pouvant mener au matricide doit être « entendue dans sa résonnance radicalement séparatrice, débarrassée de tout écho imaginaire ou affectif (...), instrument « de toute rupture de complétude, naissance incluse » (p. 108) Jean-Pierre Lebrun qui lui répond parle d'une haine « non pas celle destructrice, mais plutôt celle qui va constituer le ressort même du travail d'humanisation car elle va inciter la génération d'avant à contraindre l'enfant à transformer sa *destrudo* en libido.